

L'homme, un être de désir

Ce titre évoque le philosophe Spinoza pour qui le désir est l'essence de l'homme. Le désir est l'humanité même, dit-il. Pour ce philosophe du XVIIème siècle, l'homme est par nature une puissance d'exister, un mouvement pour persévérer dans l'être, c'est-à-dire pour exister encore et toujours plus. Pour Spinoza, l'homme est désir, effort pour déployer son existence. Son essence est de désirer et de juger bon ce qu'il désire. Le propre de l'être humain est d'affirmer son existence, ce qui provoque des affects, comme la joie, quand il s'agit d'amour, d'amitié, d'admiration, de l'estime de soi, du plaisir etc. Par contre quand le sujet éprouve une diminution de sa puissance d'exister, il éprouve de la tristesse.

Pour ce qui est du désir, Spinoza ajoute que ce n'est pas parce qu'un objet est bon pour moi que je le désire, mais que je le trouve bon parce que je le désire. C'est ce qui ouvre la voie à des erreurs de jugement, qui vont m'amener à désirer des objets qui peuvent m'attrister au lieu de me réjouir. C'est du coup une philosophie de la singularité dans le sens où Spinoza affirme qu'il n'y a pas de désirable en soi, autrement dit pour tous, un désirable universel, mais qu'il n'y a du désirable que pour chacun, au un par un.

C'est un point de rencontre avec la psychanalyse telle que Freud et Lacan nous l'ont transmise.

Pour la psychanalyse, le désir est paradoxal et l'objet qu'il vise lui échappe de telle manière et avec une telle constance qu'il faut en tirer cette conclusion : il est de la nature même du désir de ne pas atteindre l'objet qu'il vise.

De nos jours, l'idée que la satisfaction sexuelle serait un droit pour l'être humain se développe et conduit à un certain nombre de pratiques jusque-là interdites ou difficiles. Le lien entre identification et satisfaction sexuelle semble parfois se confondre : la revendication d'un droit à « jouir comme je veux dans un corps à ma convenance » se répand dans le monde et permet, par exemple, d'obtenir beaucoup plus facilement qu'autrefois les modifications corporelles transsexuelles.

De même sont apparus dans certains pays de nouveaux métiers : la création de postes d'assistants érotiques comme en Suisse ou d'accompagnants sexuels comme aux Pays-Bas, permettraient aux handicapés d'établir une relation intime, affectueuse voire sexuelle avec des personnes qui seraient formées pour cela, le travail de l'auxiliaire se définissant comme un service rendu à une personne handicapée. La législation française assimile ces métiers à de la prostitution. L'idéal d'une sexualité épanouie comporte bien des questions.

Freud, en son temps avait imaginé qu'une éducation sexuelle faite à l'école permettrait de voir diminuer la fréquence des pathologies névrotiques dont il attribuait la cause aux aléas de la sexualité. Il a cependant vite reconnu que la solution n'était pas dans l'éducation sexuelle, car « la pulsion ne s'éduque pas ».

Lacan disait une chose dans sa préface au roman de Wedekind, L'éveil du printemps : qu'il fallait pour les garçons avant de coucher avec les filles, pouvoir en rêver. Problème : rêver suppose l'absence de l'objet et l'attente et le travail du signifiant qui enfante le désir. C'est une des questions que pose l'accès actuel des adolescents aux films pornos. Laisse-t-on aux adolescents d'aujourd'hui le temps de rêver, et par là de désirer ?

Beaucoup de questions nous sont posées dans le champ professionnel. Mais de quoi parlent les patients que nous rencontrons ? Le plus souvent, ce dont ils se plaignent, c'est d'être seul, de ne

pas avoir de compagnon ou de ne l'avoir plus. Quand ce compagnon existe, leur plainte porte sur la difficulté d'être deux, sur les malentendus entre eux, leurs désaccords.

Prendre les questions que pose à tout sujet l'articulation du désir et de l'amour à partir des données psychanalytiques s'oppose à une vision idéalisante.

Lacan nous dit que le désir n'est pas une fonction biologique, on ne peut pas trouver le désir déjà préformé dans l'organisme. Il n'est pas un instinct, si on entend par là un savoir infallible qui serait inscrit dans le réel du corps et qui le mènerait droit au but : son bien-être, sa vie, la survie de l'espèce. Tout au contraire, le désir s'égaré. On a depuis toujours déploré et censuré ses aberrations, ses extravagances, ses errances. On a tout tenté pour l'éduquer, le réguler, le maîtriser, mais en vain : il n'en fait qu'à sa tête. D'où l'idée que le désir ne relève pas de la nature : il tient au langage. C'est un fait de culture, ou plus exactement un effet du symbolique. L'ordre symbolique désigne un ensemble de lois - lois linguistiques, dialectiques, mathématiques, sociologiques. Le désir est avant tout l'effet de la structure du langage. Le désir n'est concevable que chez les êtres parlants, parce que dans l'espèce humaine, le petit ne peut seul satisfaire ses besoins les plus élémentaires, il doit en passer par un Autre, majuscule, capable de les satisfaire, et pour ce faire parler son langage, lui adresser une demande. C'est l'expérience des mères avec leur nouveau-né, c'est par sa réponse que la mère fait du cri de l'enfant un appel, il a faim, il veut dormir, il a mal etc. Cet appel fait de l'Autre qui y répond un objet d'amour. Simultanément, la transposition du besoin en demande produit un décalage : c'est là que se loge le désir. Pour l'enfant, il y a un au-delà du besoin qui fait de sa demande une demande d'amour. Il ne demande pas seulement qu'on satisfasse ses besoins, mais aussi qu'on lui parle. C'est dans cet écart entre le besoin et la demande que se situe le désir, il court sous tout ce qui se dit, y compris dans les rêves, sans pouvoir être dit en clair. Le désir n'est pas coordonné à un objet naturel ou social. Son objet ne se trouve pas dans la réalité commune, mais dans le fantasme individuel. Comme tel, ce n'est pas un objet dont on a besoin, et on ne peut l'obtenir par la demande. Dans une cure analytique, on constate que « l'aveu » du fantasme est souvent le plus difficile, parce qu'il implique la dimension de la jouissance.

Parce que le désir est en lien avec le fantasme, toujours singulier, il suscite en contrepartie l'invention de divers artifices jouant le rôle de boussole, que Lacan appelle des discours qui disent ce qu'il faut faire : comment penser, comment jouir, comment se reproduire. Parmi ces discours, il y en a de très grande ampleur et de très longue durée : les civilisations, les religions qui organisent la cité, ses productions, les croyances. A une autre échelle, chaque famille a son discours : un système de valeurs, une vision du monde, un style de conflits, etc. Cependant, le fantasme de chacun demeure irréductible aux idéaux véhiculés par les discours.

L'expérience analytique démontre qu'il y a une impasse de la sexualité, c'est l'apport freudien qu'il faut entendre par là, le "roc de la castration". La psychanalyse est venue mettre le doigt sur le fait que la sexualité déborde l'espace de la relation sexuelle, et aussi qu'elle déborde le temps de la relation génitale. Pour les êtres parlants, ce n'est pas la biologie qui décide de leur destin. C'est plutôt l'ordre du symbolique, l'ordre du langage. Le corps est traversé par les paroles, par les mots de la langue maternelle dans laquelle on nous a accueillis à notre naissance. La langue dans laquelle on nous a parlés. On a dit de nous, avant qu'on naisse, des tas de choses. Il y a un discours qui nous a précédés. Pour chacun de nous, il y a eu un désir qui nous a accueillis. On a été désiré, ou pas. On a été accueilli comme étant l'incarnation d'un désir ou on a été accueilli comme un accident plus ou moins encombrant. Déjà, avant que notre corps vienne au monde, on a été marqué par les incidences de ce désir duquel on est issu. De ce fait, pour chacun de nous, la façon dont notre arrivée au monde a été dite, a été accueillie, a été célébrée, n'est pas anodine. Ce qui veut dire que la place qu'on a occupée dans le désir qui a précédé notre venue au monde, les paroles qui nous ont entourés, nous décerneront notre place. Le ton avec lequel on nous a parlé, ce qui a été dit, et même ce qui n'a pas été dit, ce qui a été tu, tout cela a traversé le corps comme l'eau d'une rivière, laissant

à son passage des restes, des débris, des bouts de choses entendues. Des choses dites, qui ont marqué notre corps d'une façon ou d'une autre, ont laissé des traces. Des traces d'amour, des traces d'accueil, des traces de désir, des traces de rejet. Ces traces conditionnent à notre insu notre façon de ressentir du plaisir, nos choix amoureux, notre capacité de rencontrer l'Autre.

Ce qui se présente dans la sexualité comme une impasse, qui peut relever de l'ordre de l'impuissance, l'impuissance à jouir, de l'inhibition au jouir, ou de l'angoisse devant la jouissance ou n'importe quelle symptomatologie qui s'impose au niveau sexuel, s'avère, au fond, commandé secrètement par l'impossibilité de structure. Ce qui veut dire qu'il y a de structure quelque chose qui s'oppose à la pleine satisfaction sexuelle, comme disait Freud.

Mais ça ne veut pas dire que la psychanalyse indique que chacun doit se contenter de son symptôme, de son angoisse et de son inhibition.

Ce n'est pas ça du tout. La psychanalyse offre la possibilité de surmonter l'angoisse, de se défaire de l'inhibition, de s'alléger du symptôme, de la souffrance du symptôme.

Dans mon expérience à l'hôpital, j'ai remarqué que ce qui décide les patients à venir parler au psychologue, c'est l'angoisse, la dépression, quelque chose qui rate, ou quelque chose qui se répète, un symptôme. Le symptôme est ce qui vérifie que la jouissance ne se résorbe pas dans la seule pratique sexuelle.

Ceux qui prétendent savoir comment il faut faire pour réussir sa vie amoureuse sont bien imprudents. Par contre ce que la psychanalyse propose est de déchiffrer les impasses propres et singulières à chacun, ce qui ouvre la voie pour cerner l'impossible de structure et sortir de la jouissance de l'impasse concernant la sexualité. Et ça ouvre aussi la voie à la possibilité d'inventer, pour chaque sujet, des solutions nouvelles au malaise auquel nous avons affaire devant la sexualité.

Les êtres humains sont aux prises avec les aléas du sexuel, les embrouilles du désir, l'impératif de la jouissance, la quête d'amour. Certains tentent de s'y retrouver, en faisant passer, par la parole, leur plainte en demande, et découvrent que la sexualité est d'abord affaire de langage. Ce qui importe alors n'est pas tant les variations des modalités de jouissance que la question du désir en jeu, de la position que le sujet adopte vis-à-vis de son mode de jouissance, et vis-à-vis de la jouissance de l'Autre. C'est pourquoi il n'y a pas à chercher à réconcilier le sujet avec la jouissance, à faire miroiter une quelconque harmonie, ce serait bien illusoire, mais plutôt à soutenir sa recherche d'une solution qui lui soit propre, et qui tienne compte de la dimension inconsciente en jeu.

Madame Dominique JAMMET